

Milindapañha

Les questions de Milinda

Livre I: les antécédents



Milindapañha

LES QUESTIONS DE MILINDA

Livre I

Les antécédents Pubbayoga

Traduit du pali par Louis FINOT (1864 -1935)
Directeur de l'École française d'Extrême
Orient et professeur au Collège de France

<http://www.lesquestionsdemilinda.org/>



Description de Sâgalâ

Il y avait chez les Yonakas une cité nommée Sâgalâ (11), riche en centres de commerce de toute sorte, ornée de rivières et de montagnes, avec des coins charmants : parcs, jardins, bosquets, lacs, étangs de lotus, avec toute la séduction des eaux, des monts et des bois. De savants géomanciens en avaient dressé le plan. Ses adversaires et ses ennemis, domptés, avaient renoncé à lui nuire. Elle avait des tours de garde et des forts nombreux et solides, des portes monumentales et des arcades élégantes, une citadelle entourée de fossés profonds et de murs blancs. Rues, carrefours, places y étaient bien distribués.

On y admirait des boutiques pleines d'objets de choix, variés et bien exposés, des centaines de halles à aumônes, et un nombre infini de belles demeures pareilles aux cimes de l'Himalaya. Les quatre corps de l'armée : éléphants, chevaux, chars, gens de pied, y étaient réunis. Un flot de beaux hommes et de femmes gracieuses y passait. Dans les foules pressées, on distinguait les nobles, les brahmanes, les bourgeois et les gens du peuple. Ascètes et brahmanes s'y coudoyaient avec courtoisie, et on y rencontrait les savants les plus éminents.

Elle abondait en magasins d'étoffes variées : tissus de Kâsi, de Kotumbara, etc. ; elle était tout embaumée par les boutiques de fleurs et de parfums aux brillants étalages. Toutes les pierres précieuses qu'on peut souhaiter s'y trouvaient à profusion. Dans toutes les directions, des boutiques bien agencées étaient remplies d'objets de parure. Elle était, en quelque sorte, jonchée de pièces de cuivre, d'argent et d'or, un séjour de trésors rutilants. Toutes les richesses, toutes les commodités y affluaient. Caisses et greniers étaient pleins. On y trouvait en foule les vivres les plus variés, tout ce qui se mange, se mâche, se suce, se boit, se savoure. C'était un pays opulent comme l'Uttarakuru (12), une cité des dieux comme Alakamandâ (13).

Vies antérieures

Nous devons nous arrêter ici pour exposer l'histoire antérieure de nos personnages (14). Jadis, au temps de la religion du Bouddha Kassapa, il y avait près du Gange un couvent avec une grande communauté de religieux. Ces vertueux moines, levés à l'aube, prenaient des balais et, tout en méditant sur les mérites du Bouddha, balayaient la cour et mettaient en tas les ordures. Or un religieux dit à un novice : « Hé ! novice, emporte ce tas ! » L'autre fit semblant de ne pas entendre.

Interpellé une seconde et une troisième fois, il continua à faire la sourde oreille. « Ce novice est indiscipliné », se dit le religieux irrité, et il le frappa avec le manche du balai. Intimidé, le novice en pleurs emporta le tas d'ordures ; mais, tout en le faisant, il formula ce premier vœu : « Par le mérite de cette action, puissé-je, dans chacune des existences que je traverserai jusqu'au Nibbâna, être puissant et éclatant comme le soleil de midi ! » Sa besogne faite, il alla se baigner dans le Gange et, en considérant les ondes bouillonnantes du fleuve, il formula ce second vœu : « Puissé-je, dans chacune des existences que je traverserai jusqu'au Nibbâna, avoir l'esprit de répartie prompt et indéfectible comme cette onde ! » Or, en ce moment le religieux, ayant replacé le balai dans la salle aux balais, venait, lui aussi, se baigner dans le Gange. Il entendit le souhait du novice. « Pour n'avoir agi que sur mon ordre, voilà ce qu'il ose réclamer ! Que n'obtiendrai-je pas moi-même ? » se dit-il ; et il exprima ce vœu : « Puissé-je, dans chacune des existences que je traverserai jusqu'au Nibbâna, avoir l'esprit de répartie indéfectible comme les ondes du Gange, et être capable de démêler, de dénouer habilement toutes les questions que celui-ci me posera. Dans l'intervalle qui s'écoula entre le précédent Bouddha et le nôtre, les deux personnages transmigrèrent chez les dieux et les hommes.

Comme notre Bienheureux vit par avance le doyen Tissa Moggaliputta (15), il les vit aussi et fit à leur sujet cette prédiction : « Cinq cents ans après mon Nibbâna, ceux-ci renaîtront ; et ce corps de Doctrine et de Discipline que j'ai enseigné sous une forme subtile, ils auront pour tâche de le démêler, de le débrouiller, de l'expliquer par l'emploi des questions et des comparaisons. »

Le roi Milinda

Or le novice devint dans le Jambudîpa, dans la ville de Sâgalâ, le roi Milinda, sage, perspicace, intelligent, capable, accomplissant soigneusement et en temps opportun tous les actes de rituel ou de dévotion relatifs au passé, à l'avenir ou au présent. Il avait étudié toutes les branches du savoir : Révélation, Tradition, Sankhya, Yoga, Nîti Visesikâ (16), arithmétique, musique, médecine, Vedas, Purânas (17), Itihâsas (18), astronomie, magie, logique, incantations, guerre, poésie, langage des doigts (19), en tout dix-neuf sciences. C'était un disputeur incomparable, invincible et qui passait pour le plus grand des docteurs. Dans tout le Jambudîpa, le roi Milinda n'avait pas son pareil en force, agilité, vaillance, sagesse ; il possédait la prospérité, de grandes richesses, de grands revenus et des armées innombrables.

Un jour, le roi Milinda sortit de la ville pour passer en revue son immense armée à quatre corps ; et quand il eut, hors de la ville, dénombré ses forces, ce roi beau parleur, qui était friand d'entretiens avec les casuistes, les sophistes et gens de cette sorte, regarda le soleil et dit à ses mandarins : « Que ferons-nous si nous rentrons dans la ville ? Y a-t-il quelque sage, ascète ou brahmane, chef d'ordre ou de groupe, maître d'un groupe d'élèves, même adepte du bienheureux Bouddha, qui puisse causer avec moi et résoudre mes doutes ? » Les cinq cents Yonakas répondirent : « Mahârâja, il y a six maîtres : Purâna Kassapa, Makkhali Gosâla, Nigantha Nâtaputta, Sañjaya Belatthaputta, Ajita Kesakambalî et Pakudha Kaccayana. Ce sont des chefs d'ordre ou de groupe, des fondateurs d'écoles, connus, renommés, révéérés du peuple : va, Mahârâja, leur poser des questions et résoudre tes doutes. » Alors le roi Milinda, montant sur son beau char au splendide équipage, alla trouver Purâna Kassapa ; et ayant échangé avec lui les compliments ordinaires de civilité, il s'assit à ses côtés et lui dit :

— Respectable Kassapa, qui garde les hommes ?

— C'est la Terre, ô roi.

— Si c'est la Terre qui garde les hommes, pourquoi les damnés tombent-ils dans l'enfer Avîci en traversant la terre ?

A ces mots, Purana Kassapa ne put ni avaler ni cracher ; il resta décontenancé, muet et morose.

Ensuite le roi Milinda alla trouver Makkhali Gosâla et lui dit :

— Respectable Gosâla, y a-t-il des actes salutaires et pernicioeux ? Y a-t-il un fruit, une maturation des bonnes et des mauvaises actions ?

— Il n'y en a pas, ô roi. Ceux qui en ce monde sont nobles, brahmanes, bourgeois, gens du peuple, parias, ceux-là seront de même, dans l'autre monde, nobles, brahmanes, bourgeois, gens du peuple, parias. Que viendraient faire ici des actes salutaires ou pernicioeux ?

— S'il en est ainsi, ô Gosâla, ceux qui en ce monde ont eu les mains coupées passeront dans l'autre avec les mains coupées ? Ceux qui auront eu les pieds, les oreilles, le nez coupés passeront dans l'autre monde ainsi mutilés ?

A ces mots, Gosâla resta muet (20).

Alors le roi Milinda pensa : « En vérité ce Jambudîpa est vide ! En vérité ce Jambudîpa est de la balle de grain ! Il n'y a personne ici, ascète ou brahmane, qui puisse discuter avec

moi et résoudre mes doutes.» Et il dit à ses mandarins : « Cette nuit claire est vraiment délicieuse. Qui pourrions-nous aller trouver, ascète ou brahmane, pour lui poser des questions ? Qui est capable de discuter avec moi et de résoudre mes doutes ? » Mais les mandarins, regardant le roi, restèrent muets.

Les Arhats obtiennent l'incarnation du deva Mahasena.

En ce temps-là, pendant douze ans, la ville de Sâgalâ demeura vide de savants, qu'ils fussent ascètes, brahmanes ou bourgeois. Aussitôt que l'un d'eux lui était signalé, le roi allait lui poser des questions. Tous, se trouvant impuissants à le satisfaire dans ce jeu des demandes et réponses, s'en allèrent en différents lieux et ceux qui restèrent se tinrent cois. A cette époque, les Arhats (21) par millions demeuraient dans l'Himalaya, au Rakkhitatala. Le révérend Assagutta, entendant par son ouïe divine les paroles du roi Milinda, convoqua la Confrérie sur le sommet du mont Yugandhara (22 et lui demanda : « Y a-t-il, mes frères, quelques religieux capables de discuter avec le roi Milinda et de résoudre ses doutes ? » Personne ne répondit. Interrogés une seconde et une troisième fois, ils se turent. Alors le révérend Assagutta leur dit : « Il y a dans le

monde des dieux, à l'est du Vejayanta (23), un palais céleste nommé Ketumatî, où demeure un dieu appelé Mahâsena. Il est, lui, capable de discuter avec Milinda et de résoudre ses doutes. » Alors les Arhats disparurent du Yugandhara et apparurent dans le monde des dieux. Sakka, roi des dieux, les vit venir de loin : il s'approcha d'Assagutta pour le saluer et, debout à son côté, il lui dit : « Voici venir, ô révérend, une large confrérie de religieux. Je suis le serviteur de la Confrérie. De quoi est-il besoin ? Que dois-je faire ? » Assagutta répondit : « Il y a dans le Jambudîpa, dans la ville de Sâgalâ, le roi nommé Milinda ; c'est un disputeur incomparable, invincible, et qui passe pour le plus grand des docteurs. Il pourchasse sans cesse la Confrérie des religieux et l'importune par ses questions captieuses.

— Ce Milinda, répliqua le roi des dieux, est tombé de ce ciel pour renaître chez les hommes. Mais il y a ici le dieu Mahâsena, qui habite le palais Ketumatî : il est capable de discuter avec ce roi et de résoudre ses doutes. Nous allons lui demander de renaître dans le monde des hommes. »

Alors Sakka, à la suite de la Confrérie, entra dans le palais Ketumatî et, ayant embrassé le dieu Mahâsena, il lui dit :

— Ami, la Confrérie des religieux te prie de renaître dans le monde des hommes.

— Seigneur, je n'ai que faire du monde des hommes où abonde le kamma (24) ; ardu est le monde des hommes. C'est ici, dans le monde des dieux, que je veux, m'élevant à des existences de plus en plus hautes, entrer dans le Nibbâna.

Sakka renouvela sa demande jusqu'à trois fois sans obtenir une autre réponse. Alors Assagutta dit au dieu Mahâsena :

— Ami, nous avons considéré le monde entier des hommes et des dieux sans y trouver quelqu'un, hormis toi, qui soit capable de briser la dialectique du roi Milinda et de soutenir la religion. C'est pourquoi la Confrérie t'adresse cette prière : « Daigne, ô juste, renaître dans le monde des hommes et soutenir la religion du Bouddha ! »

— Assurément, répliqua Mahâsena, je puis briser la dialectique de Milinda et soutenir la religion. Et, dans un transport d'allégresse, il prit cet engagement : « Allons ! Vénérable, je prendrai naissance dans le monde des hommes ! »

Pénitence de Rohana

Les religieux, ayant ainsi terminé leur tâche dans le monde des dieux, disparurent du ciel

et reparurent sur l'Himalaya, à Rakkhitatala. Le révérend Assagutta leur demanda :

— Y a-t-il quelque religieux qui ne soit pas venu à l'assemblée de la Confrérie ?

— Il y a, dit un moine, le révérend Rohana qui depuis sept jours s'est enfoncé dans la montagne et plongé dans l'Extase de la Cessation (25) : envoyez-lui un messenger.

En ce moment même, le révérend Rohana sortit de son extase et pensa : « La Confrérie m'attend. » Aussitôt il disparut de l'Himalaya et surgit à Rakkhitatala devant la foule innombrable des Arhats. Assagutta lui dit :

— Pourquoi, frère Rohana, alors que s'écroule la religion du Bouddha, ne veilles-tu pas aux affaires de la Confrérie ?

— Vénérable, ce fut une inadvertance de ma part.

— Eh bien ! frère Rohana, fais-en pénitence.

— Que dois-je faire, Vénérable ?

— Il y a sur les pentes de l'Himalaya un village de brahmanes nommé Kajangala ; là demeure un brahmane appelé Sonuttara. Il lui naîtra un fils qui recevra le nom de Nâgasena. Pendant sept ans et dix mois tu iras dans cette maison pour demander l'aumône ; ensuite tu feras entrer en religion le jeune Nâgasena ; après quoi tu seras absous. Le révérend Rohana consentit.

Naissance et éducation de Nâgasena.

Or, le dieu Mahâsena, tombé du monde des dieux, se réincarna dans le sein de la femme du brahmane Sonuttara. Au moment de cette conception, trois prodiges parurent : les armes et les ustensiles flamboyèrent ; le jeune grain se trouva mûr ; et il y eut une grande pluie. Pendant sept ans et dix mois, le révérend Rohana se présenta chaque jour dans cette maison pour demander l'aumône, sans jamais recevoir une seule cuillerée de riz, une louche de gruau, une révérence, un salut, une marque de courtoisie ; il ne recueillit que des injures et des affronts, sans même que personne daignât lui dire : « Vénérable, allez quêter plus loin ! »

Un jour, — sept ans et dix mois s'étaient écoulés — il reçut cette réponse : « Vénérable, allez quêter plus loin ! » Ce jour-là, le brahmane revenant de ses occupations, rencontra sur son chemin le thera :

— Eh bien ! moine, es-tu allé chez moi ?

— Oui, brahmane, j'y suis allé.

— As-tu reçu quelque chose ?

— Oui, brahmane, j'ai reçu quelque chose.

L'autre, mécontent, demanda en rentrant : « Avez-vous donné à ce moine ? — Non, rien », lui fut-il répondu.

Le lendemain, le brahmane s'assit à la porte de sa maison, en se disant : « Aujourd'hui, je vais tancer le moine pour son mensonge. » Quand le thera (26) se présenta à la porte, le brahmane lui dit :

— Hier, alors que tu n'avais rien reçu ici, tu m'as dit que tu avais reçu. Le mensonge vous est-il donc permis, à vous autres ?

— Brahmane, répondit le thera, pendant sept ans et dix mois, je n'ai rien reçu dans ta maison, pas même l'invitation d'aller quêter plus loin. Hier, j'ai reçu l'invitation d'aller quêter plus loin : c'est en raison de cette parole de politesse que je t'ai répondu comme je l'ai fait. Le brahmane pensa : « Pour avoir recueilli un mot de politesse, ces gens proclament publiquement qu'ils ont reçu un don : comment ne publieraient-ils pas un don de nourriture ? » Cette réflexion l'ayant bien disposé, il fit donner au moine, de sa propre cuisine, l'aumône de quelques cuillerées de riz avec une portion correspondante de carry, en lui disant : « Vous recevrez cette aumône tous les jours. »

A partir du lendemain, voyant la dignité du thera, il se sentit de mieux en mieux disposé pour lui et l'invita à prendre régulièrement son repas dans la maison. Le thera, ayant accepté par son silence, venait donc déjeuner

chaque jour : et avant de se retirer il récitait quelque extrait de la Parole du Bouddha (27). La femme du brahmane, au bout de dix mois, enfanta un fils qui reçut le nom de Nâgasena. Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, son père lui dit :

— Mon petit Nâgasena, il faut que tu apprennes les sciences qui sont de tradition dans notre famille brahmanique.

— Quelles sont ces sciences, père ?

— Ce sont les trois Vedas qu'on appelle « sciences » ; les autres connaissances sont des « arts ».

— Eh bien ! père, je suis prêt à les apprendre.

Alors le brahmane Sonuttara prit un brahmane comme précepteur, moyennant un salaire de mille [kâhâpanas], fit dresser un lit de camp dans une chambre du pāsâda intérieur (28) et invita le précepteur à enseigner à l'enfant les Mantas (29). Or il suffit à Nâgasena de les entendre énoncer une fois pour apprendre, réciter, fixer dans sa mémoire et s'assimiler les trois Vedas. Il vit clair aussitôt dans les trois Vedas, avec le lexique, la divination, la distinction des syllabes, les légendes. Il devint lexicographe, grammairien, versé dans la casuistique et les caractéristiques des grands hommes. Alors Nâgasena dit à son père : « Reste-t-il encore à apprendre quelque science traditionnelle

dans notre famille, ou est-ce là tout ? — « C'est tout », dit le père. Le jeune garçon, ayant pris la dernière leçon de son maître, descendit du pāsâda. Le cœur vibrant d'impressions anciennes (30), il se retira à l'écart et se plongea dans la méditation. Considérant le commencement, le milieu et la fin du savoir qu'il avait acquis, il n'y vit pas la moindre substance : « Ces Vedas sont vides, se disait-il, aussi vides que la balle de grain, sans moelle, sans substance ! » Et il était soucieux et mécontent.

Ordination de Nâgasena

En ce moment, le révérend Rohana, assis dans son ermitage de Vattaniya, connut la perplexité du jeune Nâgasena. Il se vêtit, prit son bol et son manteau, et, disparaissant de Vattaniya, parut devant le village de Kajangala. Nâgasena, debout sous le porche de sa maison, le vit venir de loin et, à sa vue, il se sentit tout joyeux : « Peut-être, pensa-t-il, cet ermite sait-il où on trouve quelque chose de substantiel. » Il s'approcha donc de lui et lui dit :

— Ami, qui es-tu, avec cette tête chauve et ce vêtement jaune ?

— On m'appelle l'Exilé (31).

— Et pourquoi t'appelle-t-on l'Exilé ?

— Parce que je me suis exilé du monde pour exiler de moi les souillures du péché.

— Pourquoi n'as-tu pas de cheveux comme les autres ?

— L'Exilé rase sa barbe et ses cheveux, après en avoir reconnu les seize embarras. Quels sont-ils ? L'embarras de la parure, des ornements, des onguents, du lavage, des guirlandes, des parfums, des fumigations, du myrobolan jaune, du myrobolan emblic, des teintures, des rubans, du peigne, du barbier, du démêlement, de la vermine, enfin de la chute des cheveux, dont les hommes se désespèrent jusqu'à se déchirer la poitrine et à perdre le sens. Enserré dans ces seize embarras, on perd le goût de toute connaissance délicate.

— Pourquoi n'as-tu pas de vêtements comme les autres ?

— Les vêtements attrayants qui distinguent les gens du monde ont pour origine le désir sensuel ; tous les dangers qui dérivent du vêtement, le solitaire en robe jaune ne les connaît pas : c'est pourquoi mes vêtements ne sont pas comme ceux des autres.

— Connais-tu des arts ?

— Certes, j'en connais ! et je sais aussi la plus haute formule du monde.

— Peux-tu me la donner ?

— Je le puis.

— Donne-la moi donc !

— Ce n'est pas le moment, mon enfant. Je viens dans cette maison pour demander l'aumône.

Aussitôt Nâgasena, prenant le bol à aumônes des mains du révérend Rohana, entra dans la maison et, de sa propre main, il lui offrit à satiété toutes sortes de mets excellents ; et quand Rohana eut mangé et lavé son bol et ses mains, il lui dit :

— Maintenant, ami, donne-moi la formule.

— Mon enfant, quand tu seras délivré de tous les embarras et que, autorisé par tes parents, tu auras pris l'habit religieux que je porte, alors je te la donnerai.

Nâgasena alla trouver ses parents et leur dit : « Ma mère, mon père, ce solitaire dit qu'il connaît la plus haute formule du monde ; mais il ne veut pas la donner à qui n'a pas renoncé au monde devant lui : je vais donc renoncer au monde devant lui et j'apprendrai la formule. » Ses parents se dirent : « Que notre enfant, ayant renoncé au monde, reçoive la formule ! Quand il l'aura reçue, il reviendra. » Dans cette pensée, ils lui donnèrent leur consentement. Alors le révérend Rohana conduisit Nâgasena à l'ermitage Vattaniya, au Vijambhavatthu, où ils passèrent la nuit ; puis il le mena au Rakkhitatala, où il lui conféra l'ordination (32) en présence des Arhats. Dès qu'il fut ordonné,

Nâgasena dit à Rohana : « Vénérable, j'ai pris ton habit ; donne-moi maintenant la formule. » Rohana se demanda : « Dans quelle partie de la doctrine faut-il l'instruire tout d'abord ? Dans les Discours (Suttanta) ou dans la Dogmatique (Abhidhamma) ? Ce Nâgasena est savant : il apprendra sans peine la Dogmatique. » Il l'instruisit donc tout d'abord dans la Dogmatique.

Le Dhammasangani, avec ses paires et ses triades, commençant par : « Kusalâ dhammâ, akusalâ dhammâ, abyâkatâ dhammâ » ; — le Vibbahangappakarana, composé de dix-huit vibhanga, à commencer par le Khandhavibhanga ; — le Dbâtukathâpakarna, avec ses quatorze divisions, commençant par : « Sangaho asangaho » ; — le Puggalapaññatti en six parties : Khandhapaññatti, Ayatanapaññatti, etc. » ; -- le Kathâvatthupparakana, en mille articles, 500 pour la doctrine orthodoxe, 500 pour les thèses adverses ; — le Yamaka, divisé en dix parties : Mûlayamaka, Khandhayamaka, etc. ; — le Patthânappakarana, divisé en vingt-quatre parties : Hetupaccayo, Arammanappaccayo, etc., en un mot, tout l'Abbidhammapitaka, Nâgasena l'apprit par cœur après une seule récitation : « Arrêtez-vous, Vénérable ! » dit-il. « Ne recommencez pas : cela suffit ; je puis maintenant réciter. »

Alors Nâgasena alla trouver les Arhats et leur dit :

— Vénérables, je suis en état d'énoncer en détail tout l'Abhidhammapitaka, en le rangeant sous trois chefs : Kusalâ dhammâ, akusalâ dhammâ, abyakatâ dhammâ.

— Fort bien, Nâgasena ! Énonce-le !

Alors Nâgasena développa en sept mois les sept Pakarana (33). La terre trembla, les dieux l'acclamèrent, les Brahmas l'applaudirent : une pluie de poudre de santal et de fleurs célestes tomba du ciel. Et comme il avait vingt ans accomplis, les Arhats l'ordonnèrent moine.

Nâgasena chez Assagutta

Le matin qui suivit son ordination, Nâgasena s'habilla, prit son bol et son manteau et partit avec son maître pour quêter dans le village. En chemin, cette pensée lui vint : « Mon maître est un écervelé, mon maître est un sot d'avoir laissé de côté tout le reste de la Parole du Bouddha et commencé mon instruction par la Dogmatique ! » Rohana, pénétrant la pensée de Nâgasena, lui dit : « Cette pensée est indigne de toi, Nâgasena ! Non, elle n'est pas digne de toi ! » Alors Nâgasena se dit : « Il est merveilleux, il est prodigieux que

mon maître ait ainsi deviné ma pensée. C'est un grand sage que mon maître. Il faut que je lui demande pardon ! » Et il lui dit :

— Pardonnez-moi, Vénérable ! Je ne ferai plus jamais de telles réflexions !

— Je ne te pardonnerai pas à si peu de frais, répliqua Rohana. Il y a une ville nommée Sâgalâ où règne le roi Milinda. Ce roi importune la Confrérie par des questions sur des points controversés : si tu peux mettre ce roi à la raison et le convertir, je te pardonnerai.

— Que parlez-vous du roi Milinda, Vénérable ? Si tous les rois du Jambudîpa venaient me questionner, je mettrais leurs questions en pièces par mes réponses. Pardonnez-moi !

Mais ce pardon lui fut refusé.

— Eh bien ! Vénérable, dit-il, auprès de qui passerai-je ces trois mois de retraite ?

— Il y a, Nâgasena, le révérend Assagutta qui demeure à l'ermitage Vattaniya. Va le trouver de ma part et dis-lui, après l'avoir salué : « Vénérable, mon maître vous salue. Il s'informe si vous n'êtes pas malade ou souffrant, si vous êtes alerte et vigoureux, si vous menez une vie agréable. Il m'envoie passer avec vous cette retraite de trois mois. » Si le révérend demande le nom de ton maître, tu répondras que c'est le thera Rohana. Et s'il ajoute : « Et moi, quel est mon nom ? » tu

répondras : « Vénérable, mon maître connaît votre nom. »

— Bien, Vénérable ! dit Nâgasena.

Ayant salué Rohana, il prit son bol et son manteau et partit pour Vattaniya. En y arrivant, il se présenta devant Assagutta et répéta tout ce que son maître l'avait chargé de dire.

— Bien, Nâgasena ! dit Assagutta. Range ton bol et ton manteau.

Le lendemain, Nâgasena balaya la cellule et apporta au thera le rince-bouche et le cure-dents. Le thera rebalaya ce qui avait été balayé, jeta l'eau et en puisa d'autre, écarta le cure-dents pour en prendre un autre et ne dit pas un mot à Nâgasena. Il en fut ainsi sept jours de suite. Le septième jour, lui ayant adressé les mêmes questions et reçu de lui les mêmes réponses, il lui permit de demeurer pendant la saison des pluies.

Départ pour Pâtaliputta

En ce temps-là, une pieuse femme prenait soin du révérend Assagutta depuis trente ans. A la fin des trois mois de retraite, elle alla le voir et lui demanda s'il avait avec lui un autre religieux : « J'ai avec moi, lui dit-il, un religieux nommé Nâgasena. — Eh bien ! Père Assagutta, acceptez à déjeuner pour demain avec

Nâgasena. » Assagutta consentit par son silence.

Le lendemain, Assagutta suivi de Nâgasena se rendit chez elle et prit la place qui lui fut offerte. La pieuse femme les régala de mets exquis. Assagutta, ayant lavé son bol et ses mains, se leva et, avant de partir, dit à Nâgasena : « Dis l'action de grâces ! » (34).

L'hôtesse dit à Nâgasena : « Je suis une doyenne, Nâgasena. Dis-moi, comme action de grâces, des paroles profondes. » Nâgasena lui adressa, comme action de grâces, un discours tiré de l'Abhidhamma, profond, transcendant, pénétré de l'idée du Vide. Et tandis qu'elle était assise, se leva en elle, pur et sans tache, l'« Œil de la Loi » [qui voit que] tout ce qui commence doit finir. Quant à Nâgasena, son action de grâces achevée, en réfléchissant à la doctrine qu'il venait d'enseigner, il suscita en lui-même l'Intuition supérieure (35), et, assis comme il était, il s'établit dans « le Fruit de l'Entrée dans le courant ». (36). A ce moment, Assagutta, assis dans le pavillon (37), connut que tous deux avaient obtenu l'Œil de la Loi, et il proféra cet éloge : « Bien, bien, Nâgasena ! D'une seule flèche tu as percé deux grandes cibles ! » Des millions de divinités poussèrent des acclamations.

Quand Nâgasena fut venu le rejoindre, Assagutta lui dit :

— Va à Pâtaliputta ; là, dans l'Asokârâma, demeure le révérend Dhammarakkhita : apprends de lui la Parole du Bouddha.

— Quelle distance, Vénérable, y a-t-il d'ici à Pâtaliputta ?

— Des centaines de lieues.

— La route sera longue et rare l'aumône. Comment pourrais-je faire ce voyage ?

— Va, Nâgasena ! Tu recevras en chemin ta nourriture : du riz excellent et trié, avec des sauces et assaisonnements variés.

— Bien, Vénérable ! dit Nâgasena. Il salua son maître, prit son bol et son manteau et s'achemina vers Pâtaliputta.

Départ pour Sâgalâ

En ce temps, un grand marchand de Pâtaliputta suivait la route de cette ville avec cinq cents charrettes. Il vit de loin Nâgasena, et, arrêtant son convoi, vint le saluer.

— Où vas-tu, Père ?

— A Pâtaliputta, maître de maison.

— Parfait ! J'y vais aussi, ce sera un plaisir de faire route ensemble.

Le marchand, charmé des bonnes manières de Nâgasena, lui offrit un excellent repas,

après lequel il s'assit à son côté sur un siège bas.

— Quel est ton nom, Père ?

— Nâgasena.

— Connais-tu la Parole du Bouddha ?

— Je connais les textes de l'Abhidhamma.

— Cela se trouve à merveille. Je suis comme toi, un Abhidhammika. Récite, Père, les textes de l'Abhidhamma.

Donc Nâgasena enseigna l'Abhidhamma au marchand ; et à mesure qu'il parlait, se leva dans l'âme de son auditeur, pur et sans tache l'Œil de la Loi [qui voit que] tout ce qui commence doit finir. Ensuite le marchand, ayant envoyé en avant ses charrettes, marcha lui-même en arrière. A peu de distance de Pâtaliputta, s'arrêtant à un embranchement de la route, il dit à Nâgasena : « Père Nâgasena, ce chemin conduit à l'Asokârâma. Voici une étoffe de laine fine, longue de seize coudées et large de huit : accepte-la par grâce. »

Et Nâgasena l'accepta par grâce. Le marchand, tout joyeux, le salua et partit. Alors Nâgasena se rendit à l'Asokârâma, alla saluer Dhammarakkhita et lui fit connaître le motif de sa venue. Il apprit de lui en trois mois, au moyen d'une seule récitation, la Parole du Bouddha, renfermée dans les

Trois Corbeilles ; et en trois autres mois, il se rendit maître du sens. Alors Dhammarakkhita lui dit :

— De même, ô Nâgasena, qu'un bouvier garde les vaches et que d'autres boivent leur lait, de même tu possèdes la Parole du Bouddha renfermée dans les Trois Corbeilles, mais tu ne jouis pas de l'état de Samana (38)

— Il se peut, Vénérable ! Inutile d'en dire plus long !

Et ce jour même, dans la nuit, Nâgasena atteignit l'état d'Arhat avec les quatre connaissances analytiques (39). Au moment où il pénétra la Vérité, tous les dieux l'acclamèrent, la terre mugit, les Brahmas applaudirent, une pluie de poudre de santal et de fleurs célestes tomba du ciel. Alors les Arhats assemblés sur l'Himalaya, à Rakkhitatala, lui envoyèrent ce message : « Que Nâgasena vienne, nous désirons le voir ! » Aussitôt il disparut de l'Asokârâma et se présenta devant eux. Les Arhats lui dirent :

— Ce roi Milinda importune la Confrérie par ses chicanes et ses questions. Va, Nâgasena, mettre ce roi à la raison.

— C'est peu que le roi Milinda : si tous les rois du Jambudîpa venaient me poser des questions, je mettrais en pièces leurs

arguments par mes réponses. Vénérables, retournez sans crainte à Sâgalâ. Alors, avec le retour des theras, Sâgalâ retrouva la splendeur des robes jaunes et la brise du vol des saints.

Milinda va trouver Nâgasena

En ce temps, le révérend Ayupâla demeurait à l'ermitage Sankheyya. Or le roi Milinda dit à ses mandarins :

— Délicieuse en vérité est cette nuit claire. Qui pourrions-nous aller trouver aujourd'hui, ascète ou brahmane, pour causer avec lui et lui poser des questions ? Qui est capable de discuter avec moi et de résoudre mes doutes ?

— Mahârâja, répondirent les cinq cents Yonakas, il y a un thera nommé Âyupâla, versé dans les trois Pitakas, très instruit et possédant la tradition. Il demeure à présent dans l'ermitage Sankheyya. Va le questionner.

Alors le roi, montant sur son char, avec son escorte de cinq cents Yonakas, se rendit à l'ermitage Sankheyya et échangea avec Âyupâla les compliments ordinaires de civilité. Puis, s'étant assis à son côté, il lui dit :

— Vénérable Âyupâla, quel est le but de votre sortie du monde et quel est votre objet dernier ?

— La vie pieuse, la vie calme : tel est, ô mahârâja, le but de notre sortie du monde.

— Existe-t-il des laïcs qui mènent une vie pieuse, une vie calme ?

— Oui. Lorsqu'à Bénarès, dans le Parc des Gazelles, le Bienheureux mit en mouvement la Roue de la Loi (40), dix-huit dizaines de millions de Brahmas et d'innombrables dieux se convertirent à sa doctrine, qui étaient tous des laïcs, non des religieux. En outre, lorsque le Bienheureux enseigna les *suttantas Mahâsamaya, Mahâmangala, Samacittapariyâya, Râhulovâda, Parâbhava* (41), d'innombrables dieux se convertirent à sa doctrine, qui étaient tous des laïcs et non des religieux.

— En ce cas, Vénérable, votre sortie du monde est inutile : c'est par suite de leurs actions antérieures que les ascètes bouddhistes sortent du monde et pratiquent leurs exercices ascétiques.

« Ceux qui ne font qu'un seul repas furent sans doute autrefois des voleurs d'aliments, ayant arraché aux autres leur nourriture : cet acte a pour conséquence qu'ils ne peuvent maintenant faire qu'un seul repas et

non manger de temps en temps. Il n'y a là ni vertu, ni ascétisme, ni sainteté.

« Ceux qui vivent en plein air furent sans doute autrefois des pirates destructeurs de villages ayant détruit les maisons des autres : cet acte a pour conséquence qu'ils vivent maintenant en plein air, au lieu de jouir d'un logis. Il n'y a là ni vertu, ni ascétisme, ni sainteté.

« Ceux qui restent assis sans se coucher furent sans doute autrefois des voleurs de grand chemin qui arrêtaient les voyageurs, les liaient de cordes et les laissaient assis à terre. Il n'y a là ni vertu, ni ascétisme, ni sainteté. »

A ces mots, le révérend Ayupâla resta muet, ne sachant que répondre. Les cinq cents Yonakas dirent au roi : « Le thera est un savant ; mais il est timide et n'ose répliquer ! »

Alors le roi Milinda, regardant Ayupâla réduit au silence, frappa dans ses mains et s'écria : « Le Jambudîpa est vide, vide comme la balle de grain ! Il n'y a personne, ascète ou brahmane, qui puisse discuter avec moi et résoudre mes doutes ! Mais comme il regardait son entourage, il vit que les Yonakas

n'étaient ni intimidés ni embarrassés : « Sans doute, se dit-il, il y a quelque autre savant religieux capable de discuter avec moi : c'est pourquoi les Yonakas ne paraissent pas embarrassés. » Et il leur dit : « Est-il quelque autre savant religieux capable de discuter avec moi et de résoudre mes doutes ? »

En ce temps, le révérend Nâgasena, entouré d'un groupe de moines, chef de confrérie, chef de groupe, précepteur de groupe, connu, illustre, révérend de la foule, sage, délié, intelligent, adroit, savant, perspicace, instruit, habile, érudit, versé dans le Tipitaka, possédant la Science, à l'intelligence ouverte, ayant reçu la tradition, ayant réalisé les connaissances analytiques, portant en son esprit les neuf sortes de textes sacrés (42), connaisseur accompli de la Parole du Bouddha, habile à pénétrer et à enseigner le sens et le texte de la doctrine, ayant une dialectique variée et invincible, éloquent, ayant une parole agréable, difficile à égaler, à vaincre, à surpasser, à arrêter, à contenir, inébranlable comme la mer, immuable comme le Roi des monts, ayant renoncé au péché, dissipant les ténèbres, faisant la lumière, puissant dans ses discours, écrasant les écoles rivales, écrasant les hérésiarques, honoré, estimé, révérend des religieux et des religieuses, des

laïcs, hommes et femmes, des princes et des fonctionnaires, recevant en abondance vêtements, nourriture, logement, remèdes, le premier de tous pour le profit et la réputation, montrant aux auditeurs intelligents et sages, attentifs à sa parole, le trésor aux neuf éléments de la religion bouddhique, leur enseignant l'idéal de la Loi, tenant au poing le flambeau de la Loi, dressant le poteau de la Loi, célébrant le sacrifice de la Loi, brandissant la bannière de la Loi, levant le fanion de la Loi, sonnant la conque de la Loi, battant le tambour de la Loi, poussant le rugissement du lion, parlant d'une voix profonde comme celle d'Indra, et avec le grand nuage d'ambrosie de la doctrine, où roulait le tonnerre de sa voix douce, qu'enveloppait le réseau d'éclairs de sa science, et qui portait dans ses flancs l'eau de la miséricorde, étanchant la soif du monde, — Nâgasena, passant par les bourgs, les villages et les cités, était arrivé à Sâgalâ et s'était installé à l'ermitage Sankheyya avec quatre-vingt mille religieux.

Donc Devamantiya répondit au roi Milinda : « Attends, attends, mahârâja ! Il y a un thera Nâgasena, savant, délié, intelligent, instruit, habile, érudit, éloquent, ayant une dialectique remarquable, accompli dans les quatre connaissances analytiques : sens,

texte, étymologie, discussion. Il séjourne en ce moment à l'ermitage Sankheyya. Va le questionner, mahârâja : il est capable de discuter avec toi et de résoudre tes doutes. »

Or le roi Milinda, en entendant ce nom : « Nâgasena », se sentit intimidé, stupéfié, frémissant. Il dit à Devamantiya :

— Est-il vraiment capable de discuter avec moi ?

— Il est capable de discuter avec les Gardiens du monde (43) : Inda, Yama, Varuna, Kuvera, Pajâpati, Suyâma, Santusita, et même avec l'aïeul Brahmâ lui-même, à plus forte raison avec un homme !

— Eh bien ! envoie-lui un messenger.

Devamantiya envoya donc un messenger à Nâgasena pour l'informer que le roi Milinda désirait le voir : « Qu'il vienne ! » répondit Nâgasena. Aussitôt le roi monta sur son char et, avec son escorte de cinq cents Yonakas, s'achemina vers l'ermitage Sankheyya. Nâgasena était assis dans le pavillon avec quatre-vingt mille religieux. Apercevant de loin cette foule, Milinda demanda à Devamantiya : « Quelle est cette nombreuse assistance ? »

— « Celle du révérend Nâgasena. »

A ces mots, le roi fut intimidé, stupéfié, frémissant. Tel un éléphant cerné par des rhinocéros, un nâga par des garudas (44), un chacal par des boas, un ours par des buffles, ou une grenouille poursuivie par un serpent, une gazelle par un tigre, un serpent en présence d'un charmeur de serpents, un rat d'un chat, un démon d'un exorciste ; telle la lune prise dans la gueule de Râhu, un serpent dans un panier, un oiseau dans une cage, un poisson dans un filet ; comme un homme entré dans une forêt infestée de fauves, comme un Yakkha coupable envers Vessavana (45), comme un dieu dont la durée de vie est épuisée ; effrayé, alarmé, anxieux, agité, frémissant, perplexe, triste, égaré, bouleversé, Milinda pensa : « Puisse cet homme ne pas triompher de moi ! » Puis, faisant appel à sa fermeté, il dit à Devamantiya : « Ne m'indique pas le révérend Nâgasena, je le reconnaîtrai moi-même. » Or Nâgasena était de moindre ancienneté que les quarante mille religieux rangés devant lui et plus ancien que les quarante mille rangés en arrière. Milinda parcourut des yeux toute la Confrérie, en avant, en arrière, au milieu, et il aperçut Nâgasena assis au milieu de la Confrérie, tel un lion à crinière, sans peur, sans frémissement, sans timidité, et l'ayant aperçu, il le reconnut à son aspect : « C'est celui-ci, dit-il, à Devamantiya, qui est Nâgasena. »

— « Oui, mahârâja, c'est lui en effet, tu l'as parfaitement reconnu. »

Et le roi fut tout joyeux d'avoir reconnu Nâgasena sans qu'on le lui eût montré. Mais en le regardant, il se sentit intimidé, stupéfié, frémissant. C'est pourquoi il est dit : *Doué de vertu, maîtrisé par une suprême maîtrise, apparut Nâgasena aux yeux du roi, qui prononça ces mots : « j'ai vu bien des discoureurs et entamé bien des entretiens, et je n'ai jamais été peureux et tremblant comme aujourd'hui Sans doute ce jour marquera ma défaite et la victoire de Nâgasena, tellement mon esprit chancelle. »*

Notes:

(11) Sâgalâ, skr. Çakala, l'Euthydemia des Grecs, ville du Panjab, située à 12 yojanas du Kachmir, d'après III, 34.

(12) Un des quatre continents qui, groupés autour du mont Meru, constituent notre monde, il se trouve au nord du Meru, tandis que le Jambudvîpa (sanskrit) ou Jambudîpa (pâli), qui correspond à l'Inde, est au sud.

(13) Alakâ ou Alakamandâ est la résidence de Kuvera, dieu des richesses et roi des Yakshas.

(14) Nous laissons de côté dans notre traduction un passage qui a tous les caractères d'une interpolation et dont l'incohérence est manifeste. Le voici littéralement traduit : « Nous devons nous arrêter ici pour exposer l'histoire antérieure de nos personnages ; et, en exposant [notre sujet], nous devons l'exposer après l'avoir divisé en six parties : Antécédents ; Questions de Milinda ; Questions sur les Caractéristiques ; Questions sur les Dilemmes ; Questions sur les Raisonnements ; Questions sur les Comparaisons. De plus, les Questions de Milinda se subdivisent en deux [chapitres] : Questions sur les Caractéristiques, Questions

sur la solution des difficultés. Enfin les Questions sur les Dilemmes se subdivisent également en deux [chapitres] : le Grand chapitre et les Questions concernant les ascètes. » Il est difficile d'accumuler en aussi peu de lignes autant d'inexactitudes : 1° Les Questions sur les Caractéristiques ne peuvent être à la fois un des six livres principaux de l'ouvrage et une des subdivisions du livre II ; 2° Ce sommaire qui contient un livre en trop en omet un autre : le livre VI sur les Dhutangas ; 3° Il n'y a dans la suite aucune trace de la subdivision du livre IV (Dilemmes) en deux chapitres.

(15) Président du troisième concile tenu à Pâtaliputra sous le règne d'Açoka. Le Bouddha avait prédit que, deux cent dix-huit ans après son Nirvâna, ce religieux réciterait au concile le traité de dogmatique intitulé Kathdvatthu.

(16) Quatre des six systèmes philosophiques de l'Inde, en sanskrit : Sâmkhya, Yoga, Nyâya, Vaiçeshika. Les deux autres sont la Mimâmsâet le Vedânta.

(17) Poèmes où ont été recueillies les légendes et les traditions de l'Inde.

(18) Poèmes épiques.

(19) Muddâ, computation par les doigts (hattha-muddâ-gananâ, Comm. sur Dîgha-Nikâya, I, 25). Voir à ce sujet RHYS DAVIDS, Dialogues of the Bouddha, I, p. 21, note 4, et mesLapidaires indiens, p. v. Cf. infra, note 82.

(20) Parce qu'il avait la gorge contractée par l'angoisse.

(21) Les saints, ceux qui sont parvenus à la perfection spirituelle et ne doivent plus renaître.

(22) Le Yugandhara est l'une des sept grandes chaînes de montagnes qui entourent le mont Meru, la plus proche de ce dernier.

(23) Le Vejayanta (sanskrit Vaijayanta) est le palais d'Indra, roi des dieux(24) Le kamma (sanskrit karman) est la somme des actes qui détermine la condition de l'être dans la vie suivante.

(24) Le kamma (sanskrit karman) est la somme des actes qui détermine la condition de l'être dans la vie suivante.

(25) La nirodhasamâpatti est un état de transe où les fonctions du mouvement, de la parole et de la pensée sont abolies ; il ne peut durer plus de sept jours.

(26) Thera (sanskrit sthavira) « ancien », est un titre que portent les moines respectables par leur ancienneté, leur science ou leur piété.

(27) Bouddhavacanam, les textes canoniques.

(28) Pâsâda (sanskrit prâsâda), bâtiment élevé sur un haut soubassement et où on accède par un escalier.

(29) Manta (skr. mantra), les textes védiques.

(30) Pubbavâsanâ, impressions résultant des actes accomplis dans une vie antérieure.

(31) Pabbajjita (skr. pravrajita) « parti », c'est-à-dire sorti du monde pour entrer dans la vie religieuse.

(32) La première ordination (pabbajjâ) par laquelle le laïque sort du monde pour entrer dans l'Ordre en qualité de novice (samanera). Elle est suivie d'une seconde (upasampadâ) par laquelle le novice devient un moine (bhikkhu).

(33) Les sept traités énumérés plus haut dont la somme constitue la Corbeille de la Dogmatique (Abhidhammapitaka).

(34) Anumodanam, homélie que le religieux adresse à son hôte, à la fin du repas, en guise de remerciement.

(35) Vipassanâ.

(36) Sotâpatti-phala, le premier des quatre degrés qu'il faut franchir pour arriver à la sainteté parfaite.

(37) Mandalamâla. « C'est un hall consistant simplement en un toit que supportent des piliers réunis par un mur bas de deux ou trois pieds de haut. » (Rhys Davids.)

(38) Samana (skr. çramana), ascète, moine mendiant. Ce terme est employé ici comme synonyme d'Arhat.

(39) Patisambhidâ : connaissance du sens, du texte, de l'étymologie, de la discussion.

(40) Expression figurée qui désigne le commencement de la prédication du Bouddha. Cf. Samyutta-nikâya, V. 420.

(41) Mahâsamaya-suttanta = Dîgha-nikâya, II, 253 ; Mahâmangala-suttanta = Suttanipâta, Cullavagga, n° 4 et Khuddakapâtha, V ; Samacittapariyâya = Anguttara-nikâya, 1, 61 ; Rahulovâda-suttanta = Majjhima-nikâya, III.

277 ; Panibhava-suttanta = Suttanipâta,
Uragavagga, n° 6.

(42) Suttam, geyyam, veyyâkaranam, gâthâ,
udânam, itivuttakam, jâtakam,
abbhutadhammam, vedallam. Sur ces neuf
classes de textes, dont plusieurs mal définies,
voir BURNOUF, Introduction, p. 51 et suiv.

(43) Lokapâlas, dieux préposés à la garde des
points cardinaux. L'énumération qui en est
donnée ici diffère de la liste ordinaire.

(44) Nâga, serpent mythique ; Garuda, oiseau
fabuleux qui dévore les nâgas.

(45) Yakkha (skr. yaksha), une certaine classe
de génies ayant pour roi Kuvera ou Vessavana
(skr. Vaiçravaṇa).